Michel Crouzet, *Stendhal et l'Amérique*

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/3448>

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2013

Pagination : 188-189

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Michel Crouzet, *Stendhal et l'Amérique* », *Studi Francesi* [En ligne], 169 (LVII | I) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 17 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/3448>

Ce document a été généré automatiquement le 17 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Michel Crouzet, *Stendhal et l'Amérique*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

MICHEL CROUZET, *Stendhal et l'Amérique*, Paris, Éditions de Fallois, 2008, pp. 282.

- 1 Au moment où l'Europe se demande si son avenir sera démocratique, rien de plus opportun qu'une lecture de *Stendhal et l'Amérique* dont il faut rappeler le sous-titre, *L'Amérique et la modernité*, qui a valu à son auteur d'être lauréat du prix France-Amériques.
- 2 L'Amérique ou comment s'en débarrasser? Sans doute forcerait-on le trait en résumant ainsi ce grand livre qui permet de comprendre l'idée que le républicain Stendhal, fasciné par l'Amérique et qui a cru en elle comme un modèle de l'Europe, s'est faite de la culture et de la civilisation en définissant l'Américain. Sa réflexion sur l'élaboration et le devenir de la démocratie américaine lui a permis de formuler sa conception du lien social. La thématique principale, c'est bien sûr sa découverte de l'Amérique et sa «cohabitation morale avec elle», doublée par l'analyse de l'argumentaire de Stendhal qui aboutit à constater «la discordance en Amérique entre la liberté politique et la liberté humaine». L'intérêt de cet ouvrage dont la lecture n'est certes pas réservée aux seuls stendhaliens réside dans le fait que la mise en question de la république opérée par Stendhal est toujours actuelle. À ses yeux, les «nombreuses restrictions à la liberté individuelle», comme dit le Touriste – mais on pensera aussi à la note finale du *Rouge* – et la «courtisanerie démocratique» définissent la modernité politique. Une république moderne est-elle possible? Stendhal qui, sans le mal de mer, serait allé en Amérique (chap. 3, «Partir...») finira par lui tourner le dos. L'histoire de ses rapports avec l'Amérique est celle d'une déconvenue: lui qui «aurait pu être américain, c'est-à-dire le devenir» est resté un «Américain virtuel, de plus en plus virtuel»; il s'est même mué en détracteur car il a pressenti les ravages de l'américanisme. En cela, il se distingue de

Tocqueville qu'il n'a d'ailleurs pas lu. Contrairement aux libéraux résolument optimistes dans leurs «*tartines* sur l'Amérique», Stendhal, dont l'admiration pour le gouvernement américain n'a pas varié, a manifesté une grande défiance, voire de l'horreur à l'égard de la société américaine et, finalement, à l'égard d'une république où «le suffrage universel règne en tyran et en tyran aux mains sales» (*Lucien Leuwen*).

- 3 Chez Stendhal, l'évaluation de l'Amérique prend la forme d'une réflexion sur la société libérale qui s'annonce, autrement dit sur la modernité et les illusions de la liberté moderne incarnées par cet homme nouveau qu'est l'homme américain. Mais le Stendhal qui a cru à l'Amérique, qui a respecté et admiré Washington et Franklin, Jefferson ou plutôt Tracy-Jefferson, et en a usé comme d'une arme contre la Restauration, s'en est si bien dépris qu'il est devenu un critique de la démocratie américaine. M. Crouzet rappelle qu'avant de devenir un «pourfendeur des États-Unis», l'idéologue Stendhal a consciencieusement appris l'Amérique, celle de l'Indien ou de l'humanité première (Rousseau corrigé par Volney), élaborant une «étrange anthropologie» dans laquelle «l'invention du plaisir [...] conditionne la civilisation» (p. 56). Il s'est aussi informé du pionnier – «c'est toute l'Amérique» (p. 79) –, à la fois homme nouveau et homme de l'utile, «qui est comme les Sauvages tout en les anéantissant» (chap. 4, «L'homme de l'Ouest»). En 1824-1825, la courbe de l'américanisme de Stendhal atteint son apogée; c'est aussi le moment où l'auteur du *Nouveau Complot* s'éloigne de ce qu'on pourrait appeler la gauche industrielle ou productiviste dont les théoriciens, qui croient qu'on peut réduire la liberté à l'intérêt économique et prétendent s'arroger tous les pouvoirs, songent à une «esthétique utile» (p. 158). À ce moment, et M. Crouzet le met en évidence, Stendhal «n'identifie pas encore l'Amérique à ce qu'il déteste et rejette dans la modernité» (p. 151). L'image de l'Amérique va s'inverser: «lumineuse, annonciatrice, exemplaire, de la république, elle a une autre face, l'hégémonie des intérêts économiques» (p. 153).
- 4 À l'origine de cette désillusion que M. Crouzet interprète comme la protestation d'une philosophie de la vie ou une interrogation inquiète au nom d'une conception du bonheur, il y a d'abord, et d'une manière décisive, Jacquemont qui, au retour de son voyage de 1826-1827 pendant lequel il a fait l'expérience pénible des mœurs américaines, pose la question: l'Amérique est-elle libre? (chap. 13, «Victor Jacquemont: le porteur de mauvaises nouvelles»). Jacquemont apprend à Stendhal que «la république américaine est un État libre et un despotisme social» (p. 169); il est le premier acteur dans le mouvement d'anti-américanisme qui va s'amplifier après 1830, avec quelques autres voyageurs, tels Basil Hall et Mrs Trollope, dont Stendhal nourrira son réquisitoire contre le Nouveau Monde. Par eux, il comprendra que la république américaine tient plus de la tyrannie populaire que de la démocratie définie par les Pères fondateurs car, dans un pays où tout le monde gouverne par le vote, la liberté est sans cesse menacée puisque le premier venu peut décider de l'application de la *loi de Lynch*, puisqu'on y admet cette aberration: «des hommes libres qui massacrent tranquillement d'autres hommes libres qui ne leur plaisent pas» (p. 225).
- 5 Avant de lire ces classiques de l'anti-américanisme – il a rendu compte du voyage du premier et lu la plume à la main le récit de la seconde –, Stendhal avait dénoncé le «mal américain» en la personne de Mr. Clinker (pure fiction?), «Américain typique et total», à la fois esclavagiste et démocrate, positif et pratique, voué au profit, qui visite Rome sans la voir, en «ambassadeur paradoxal d'une négation militante de l'esthétique» (p. 183). Éclairé par ces exemples précisément et allègrement analysés

(chap. 14, 15 et 16), le lecteur comprend pourquoi le républicain Stendhal qui se demande comment marcher vers l'avenir a pu conclure que dans la démocratie américaine et la démocratie en général il y a une menace sur la liberté: «Stendhal voit la république dans l'Amérique, et il la défend là-bas, parce qu'il est républicain et espère, attend la république ici; mais il voit dans l'Amérique la république pervertie, une dégradation de la liberté, une chute radicale de la grande promesse du progrès et des Lumières: l'Amérique, qui a justifié l'idée républicaine et s'est trouvée elle-même justifiée par elle, la compromet maintenant, et brouille l'horizon historique» (p. 206).

- 6 Le dernier chapitre: «En 1836 l'Amérique est impossible comme la comédie», précise la menace représentée par l'Amérique aux yeux du Stendhal des années 1830, qui dit non à l'Amérique «et sans doute même à la république», et dresse contre la Modernité l'écran déjà vain de la nostalgie de l'Ancien Régime, tout en sachant que l'Amérique ou la république est inévitable. Il s'agira donc d'en limiter les effets: *Lucien Leuwen*, vu comme un roman *américain*, témoigne d'un refus égotiste prononcé au nom des valeurs romantiques. Fort opportunément, M. Crouzet rapproche du dilemme bien connu du héros (il m'est impossible d'être républicain, mais tout aussi impossible de ne pas l'être) cet éloge du rire qu'est *La Comédie est impossible en 1836*, texte où les mérites, l'essence même devrait-on dire, de l'«ancienne civilisation», celle de la France de la gaieté ou de l'aristocratie, sont à mille lieues de la modernité démocratique dans laquelle Lucien est condamné à vivre. Voyant déjà la démocratie à l'œuvre dans la monarchie de Juillet, Stendhal pressent les dangers que l'âpreté démocratique, sans parler du «culte du dieu dollar», fait peser sur la liberté de l'individu.
- 7 D'une érudition superbement maîtrisée, ce livre est avant tout de conviction et de combat. On peut y voir un traité de philosophie morale et politique sur l'Amérique de Stendhal et sur la nôtre, sur l'Amérique de la course au progrès qu'un peu plus tard Thoreau délaierait au profit de la pensée libre. De belles et fortes formulations, mais aussi – on ne s'en étonnera guère – quelques pointes visant les tenants de la modernité *moderne* ou les sociologues de la culture (M. Gauchet épinglé, entre autres raisons, pour avoir démontré «que sans la Crucifixion nous n'aurions pas le téléphone portable»). Les cibles ne manquent pas, qu'il s'agisse de la liberté des Modernes, du libéralisme et de ses dérives, de la tyrannie populaire comme «déviation du régime représentatif» qui confond démocratie et démagogie (i.e. «la dévolution à la *majorité* du droit de tout faire», p. 223) à travers la loi du nombre (i.e. «la démocratie *compte*, mais ne *pèse* pas les électeurs», p. 241). Il y a donc là un «dévoiement désastreux de la démocratie». Dans sa conclusion, M. Crouzet rappelle qu'en 1826 encore, Stendhal veut que les Français empruntent aux Américains «leurs méthodes plus simples et plus directes pour fabriquer la liberté sur une grande échelle»; après 1830, sa découverte de l'Amérique s'achève sur le constat que ce gouvernement fondé sur la raison et la liberté «aboutit à une tyrannie», le despotisme de l'opinion. Il n'y a pas de vraie liberté en Amérique qui n'est plus une république de la vertu. Les héros de Stendhal n'iront donc pas en Amérique, à l'exception de Ferrante Palla qui, nous dit M. Crouzet, risque d'y découvrir une république sans républicains.